



20 ANS  
cales

guy  
hocquenghem  
un journal  
de rêve

## DU MÊME AUTEUR

Le Désir homosexuel, *Éditions universitaires*, «*Psychothèque*», 1972;  
*Fayard*, 2000

L'Après-mai des faunes (préfacé par Gilles Deleuze), *Grasset*, «*Enjeux*»,  
1974

Fin de section, *Christian Bourgois*, 1975

«Co-ire. Album systématique de l'enfance» (avec René Schérer),  
*Recherches*, n° 22, mai 1976

La Dérive homosexuelle, *Éditions universitaires Jean-Pierre Delarge*, 1977

Comment nous appelez-vous déjà? Ces hommes que l'on dit homo-  
sexuels (avec Jean-Louis Bory), *Calmann-Lévy*, «*L'ordre des choses*», 1977

La Beauté du métis, *Ramsay*, 1979; *Serge Safran*, 2015

Race d'ep! Un siècle d'images de l'homosexualité, *Libres-Hallier*, «*Illus-  
trations*», 1979

Le Gay Voyage, *Albin Michel*, «*Illustrations*», 1980

Minigraphie de la presse parisienne (précédant la Monographie de la  
presse parisienne d'Honoré de Balzac), J.-E. Hallier/Albin Michel, 1981

L'Amour en relief, *Albin Michel*, 1981

Les Français de la honte. La morale des Français d'aujourd'hui racontée  
par eux-mêmes (avec Jean-Luc Hennig), *Albin Michel*, 1983

Les Petits Garçons, *Albin Michel*, 1983

Vienne. Avec Guy Hocquenghem, *Autrement*, «*L'Europe des villes rêvées*»,  
1986

La Colère de l'Agneau, *Albin Michel*, 1985

Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary, *Albin  
Michel*, 1986; (préfacé par Serge Halimi), *Agone*, «*Éléments*», 2014

*Suite des œuvres de Guy Hocquenghem en fin de volume*

un journal de rêve



guy hocquenghem

un journal de rêve  
articles de presse (1970-1987)

*suivi d'une postface  
d'antoine idier*

verticales

*Merci à Roland Surzur d'avoir généreusement permis  
que ce recueil puisse voir le jour.  
Merci à Antoine Idier d'avoir initié et accompagné ce projet.*

Illustration de couverture :  
Portrait de l'auteur : Jean-Pierre Rey, 1972.

© Éditions Gallimard, février 2017.

*Le 10 janvier 1972, Guy Hocquenghem, un brillant normalien de vingt-cinq ans issu d'une prépa littéraire à Henri-IV, témoigne à visage découvert de son homosexualité dans un long entretien au Nouvel Observateur. «J'étais un petit Rimbaud à la manque, un mineur qui cherche à être détourné», résume-t-il à propos de son adolescence, avant de révéler les plaisirs précoces d'un amour au masculin avec un professeur de philosophie. Sa sensibilité «en marge», alors inavouable en famille, il doit aussi la cacher à ses camarades de l'UNEF, à dominante communiste, puis auprès des trotskistes du journal L'Avant-garde Jeunesse avec lesquels il rompt à l'automne 68, déjà aux prises avec «l'inconciliable schizophrénie» de ses deux vies «militante» et «affective». Ralliant le groupe Vive la révolution (VLR) qui publie le quinzomadaire Tout!, puis le Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR) en mars 1971, il trouve en ces lieux la possibilité de faire dialoguer la question de l'émancipation sociale et celle de la libération des corps. C'est fort de ce premier itinéraire politique qu'il choisit de publier sa retentissante interview et, peu après, un livre-manifeste profondément novateur pour l'époque: Le Désir homosexuel.*

*Les quinze années suivantes, soit le reste de sa brève et fulgurante existence, il donnera à sa plume trois dimensions parallèles: celle du chroniqueur reporter, celle de l'essayiste polémique*

*et enfin celle du romancier. Avec Un journal de rêve, nous remettons en lumière sa démarche proprement journalistique, en offrant un large choix d'articles extraits de divers organes contre-culturels : de Actuel à Gai Pied Hebdo en passant par Libération, ce quotidien où il a été pigiste épisodique de 1975 à 1977 puis collaborateur salarié de 1978 à 1982. Plutôt que le mausolée d'un ex-gauchiste ni repentini ni récupéré, ce recueil posthume offre à nos contemporains les intuitions visionnaires d'un archéologue de notre modernité.*

*On trouvera dans ses chroniques rédigées sur le vif les étapes d'une pensée en mouvement qui s'obstine à repérer les nouveaux totems et tabous d'un monde en mutation accélérée; on y décèlera aussi l'influence de nombreuses affinités intellectuelles (de Walter Benjamin à René Schérer en passant par Gilles Deleuze ou Michel Foucault), et cela sans pédantisme ni savante citation, toujours par le biais d'un recul théorique ancré dans tels détail concret, anecdote, chose vue. Bien évidemment, nul ne s'étonnera que Guy Hocquenghem réserve, dans de nombreux papiers, une attention particulière à l'émergente communauté gay qui, à l'orée des années 80, s'invente des usages et des solidarités inédites. La pandémie du sida, elle, n'apparaît qu'en filigrane, mais fait l'objet d'un dernier article, sans concession ni confession, qui clôt l'ouvrage sur un point d'orgue testamentaire.*

*Faisons le pari que, trois décennies plus tard, la plupart des questions ici soulevées demeurent d'une « inactualité » brûlante.*



LE RESSAC DE MAI

1970-1976



## Novembre noir

«Ne perdez pas votre temps à tendre l'autre joue et autres jeux d'accommodation. Si vous cherchez un siège à votre taille, la mort vous va comme un gant.»

«On ne voudrait pas partir avant de s'être compromis ; on voudrait, en sortant, entraîner avec soi Notre-Dame, l'amour ou la République.»

JACQUES RIGALT

Jeunes gens de 1972, il n'est pas sûr que vous vieillissiez jamais. Où sont-ils ceux qui nous ont dit il y a quelques années: «Vous verrez, vous aussi vous prendrez de l'âge et de la cravate. Vous vous rangerez...»? Alors, plutôt que d'accepter l'ignoble loi du nécessaire vieillissement, plus d'un d'entre nous aujourd'hui sent pousser en lui, vénéneuse et chérie, tout ensemble, la fleur morbide et consolante du rêve suicidaire. D'autres s'immobilisent, retenant leur souffle, appesantis par le besoin que tout s'arrête, comme englués et paralysés, déjà figés par ce qui se murmure d'une voix troublante dans nos cauchemars éveillés: être saisis ainsi, avant que tout ne soit retombé, alors qu'est encore lisible sur nos visages tourmentés le ressac de Mai. Que se fixe l'histoire comme un cliché qui nous suspend dans un geste encore héroïque d'être au lendemain d'une veille de révolution.

D'autres encore ont déjà senti en eux la très douce extinction des désirs, l'amollissement d'une dérive qui s'achève en se sabordant au port ; ils ont insensiblement coulé au sein d'abysses silencieux. Comme un film qui ralentit et s'endort... Ce film, c'est *Absences répétées* de Guy Gilles, où sombre ainsi en lui-même notre frère. Ce qu'on appelle « la drogue ».

Il y a un an encore, plus d'un gauchiste ne voyait dans les suicides de jeunes prisonniers que la monstrueuse bavure d'un système pénitentiaire à dénoncer en tant que tel. Et certes, cette réaction – car il s'agissait d'une réaction, non d'une action – pour être compréhensible n'était pas moins regrettable : essentiellement individuelle, alors que, chacun le sait, le problème est de s'unir pour vaincre... Alors, je ne peux pas m'empêcher de redire le brutal intérêt que j'ai porté à ces prisonniers suicidés, et à l'un d'entre eux d'abord, Gérard Grandmontagne<sup>1</sup>, Et de m'apercevoir qu'autour de moi, la principale « activité » gauchiste qui nous reste porte précisément ces temps-ci sur ce et ces suicides<sup>2</sup>.

Oui, une chaîne suicidaire nous relie aujourd'hui intimement à ceux qui se mutilent, se pendent, s'anéantissent en prison. Autrement, nous n'oserions même en parler. Nous avons trop rêvé, nous marchons sur les tapis d'écaillés qui sont tombées de nos yeux.

Nous avons arraché de nous, une à une, les tuniques de

---

1. Détenu à la prison de Fresnes, Gérard Grandmontagne s'est suicidé le 25 septembre 1972, après avoir été condamné au « mitard » pour « relations homosexuelles avec son codétenu ». Ce dernier, Éric, aussitôt libéré, s'est à son tour suicidé quelques mois après. \**[Toutes les notes suivies d'un astérisque figuraient dans l'article d'origine, les autres sont du postfacier Antoine Idier, auteur des Vies de Guy Hocquenghem, Fayard, 2017.]*

2. La correspondance de Gérard Grandmontagne figurait dans le fascicule *Intolérable 4* établi par le Groupe d'Information sur les Prisons en 1972 (repris dans le volume *Intolérable*, Verticales, 2013). *Le Désir homosexuel*, premier livre de Guy Hocquenghem, paru en 1972, lui est dédié.

Nessus que nous portions. Et chaque fois que nous nous sommes un peu dévêtus, un peu de notre chair s'en est allée.

Nous avons voulu la politique. La politique nous a recrachés, dégueulés, souillés et nous nous la sommes arrachée comme un cancer trop envahissant. Après-Mai, les excroissances du gauchisme volontaire étaient trop lourdes à porter. Adieu trotskisme, anarchisme, maoïsme, constructions maladroites d'adolescents mal grandis, désirs de pouvoir honteux et mal masqués. Des pays, des continents entiers ont sombré dans notre mémoire: l'Algérie de la guerre, la Chine de Mao, le Vietnam sont passés comme des express, dans le bruit foudroyant des bombes et des bagarres. À peine avons-nous eu le temps d'y porter nos fantasmes: déjà ces pays nous quittaient. Boumediene régnait, Nixon visitait Pékin, la paix commence demain au Vietnam. Peut-être est-ce monstrueux à dire, mais ces terres de légende n'auraient-elles existé que dans notre imagination, ce serait bien pour nous la même chose...

Alors nous avons cherché à vivre en combattant, et non plus à combattre pour masquer la vie. Mais nous avons parlé de la vie que nous voulions faire. Dans chacune de ces communes, un nouveau déguisement est tombé, certes. Nous nous sommes arraché la fibre familiale, les honteux petits secrets qui permettent de vivre en privé avant que tout ne soit public. Mais à trop parler, le gosier se dessèche; à tout vouloir se dire, on découvre qu'on n'a peut-être rien à dire. Et les communes se dispersent, et nous en partons un peu moins cuirassés. Nous nous sommes crus tout nus. Nous découvrions nos corps, c'était donc ça, le vrai, le fond enfin atteint; le désir! Cette fois, on y était: les femmes, les homosexuels... Cette chanson-là déjà nous lasse, la comptine que chacun peut reprendre de mémoire. Bien sûr, c'est vrai tout ça: mais on ne vit pas que de vrai, ici et aujourd'hui. Et quand, homosexuel, je redécouvre

tous les jours que je n'aime ni ne désire les homosexuels, comme un insecte affolé qui bourdonne et se heurte sur la vitre, je m'affole... Pas trop, bien sûr. Mais tout de même: était-ce bien la peine, tout ça?

Ça ne pourrait être que le fruit de l'impénitent narcissisme des militants gauchistes déçus, le rêve archaïsant d'une littérature du moi. Mais tout de même: le suicide, c'était tabou. Il y avait toujours suffisamment de raisons d'espérer. Gauchistes, communistes, bourgeois, tout le monde était tout de même d'accord pour dire que demain serait rose, rouge et autogéré. De l'*An OI* cher à Gébé jusqu'à la «Nouvelle société» de Chaban[-Delmas<sup>1</sup>], il y en avait, des lendemains qui chantent!

Or, aujourd'hui, le suicide s'étale aux premières pages des journaux.

Mais la pulsion de mort, qu'est-ce d'autre que l'individu renvoyé à soi et même cultivant ses angoisses, un monstrueux et funèbre Œdipe? Le cher petit moi s'exacerbe et se contorsionne, lombric tiré au jour par le coup de pelle de Mai. L'angoisse de mort tient d'abord, nous a-t-on expliqué, à ce que chacun, réduit aux dimensions de son moi, se sent plus faible et plus éphémère que les institutions sociales qui l'entourent. Peut-être est-ce ce que nous ressentons tous aujourd'hui: nous avons donné des poings et de la tête contre les murs de la société bourgeoise: nous nous sommes blessés avant de savoir si nous les avons ébranlés. Tout est toujours là tous les jours. Et nous avons si peu de temps... Bien sûr, il n'y a que moi qui meurs. Rien ne meurt autour de nous, un flic remplace l'autre, le prof moderniste le vieux con de Sorbonne, le psychologue industriel le contremaître. Mais tant qu'il n'existera pas de groupe plus fort et plus durable que les

---

1. Les compléments entre crochets dans le cours du texte sont des éditeurs.

institutions qui l'entourent, il en sera ainsi. Le tombeau d'Œdipe, où s'évanouissent nos angoisses personnelles, est encore à construire. Et faute qu'Œdipe périsse, c'est nous qui nous suicidons.

Les égouts débordent, charriant les morceaux mal digérés de notre histoire depuis quatre ans. Et pas que pour nous, mais pour tous ceux que l'espoir de Mai a touchés, parfois longtemps après. Là peut-être retrouverons-nous une communauté jusqu'ici invécue: le ras-le-bol était pour les gauchistes une chance stratégique à saisir, un mot d'ordre à diffuser, une étape à franchir, dont ils connaissaient tenants et aboutissants. Pour les jeunes d'Argentré – rappelez-vous le suicidé d'il y a deux ans –, pour les motards de la Bastille, ou les souïards de chez Renault, le ras-le-bol était tout autre chose. Pas l'«espoir d'une autre vie», ou d'une autre société, mais la rage impuissante contre celle-ci, sans les compensations de l'imaginaire gauchiste. Cette fois, il n'y a même plus de *Ras-le-Bol*, avec ses jolies majuscules de mot d'ordre. Il y en a marre, tout simplement. C'est comme la «drogue», on en a dit là-dessus... et c'était progressiste parce que collectif, débloquent transgresseur, schizo, que sais-je encore?... Aujourd'hui, on découvre que c'est peut-être aussi tout simplement le désir de s'évanouir: tout se mêle en un cocktail offert en l'honneur de Morphée-Thanatos.

Alors, là, nous sommes tous soudés, suicidaires en chaîne, égarés du sens, perdus de révolution, effeuillés nos rêves, face au grand hiver qui commence.

*Actuel*, décembre 1972.

## Ils ne sont pas morts de vieillesse

L'actualité pour nous c'est ce qui nous concerne. Alors, la mort de De Gaulle, permettez: ça ne nous concerne qu'en ce qu'on nous oblige à respecter le concert des gémisséments.

Morts pour morts, nous avons les nôtres: les 144 [du dancing] de Saint-Laurent-du-Pont, on ne les oublie pas. *Hara-Kiri Hebdo* a été interdit parce qu'il avait osé titrer «Bal tragique à Colombey: 1 mort». C'était insupportable parce que ça faisait tout haut la comparaison.

Jimi Hendrix, Janis Joplin, vous vous rappelez? C'est dans une imprimerie que j'ai appris leurs morts. Le typo qui me les a apprises, cheveux longs et chemise à fleurs, n'aurait pas eu l'air autrement étonné qu'on en fasse la première page des journaux. Ben quoi? Ça vaut bien Nasser, Mauriac ou de Gaulle.

Les bourgeois meurent de ce qu'ils sont vieux. Nous mourons de ce qu'on étouffe.

Il paraît que Jimi Hendrix avait demandé qu'on rigole à son enterrement, que ça chante et danse dans tous les coins. C'est vraiment con d'avoir à écrire sur des morts: son enterrement s'est passé comme tous les enterrements et tous les articles sur sa mort ressemblent à des morsures de vampires. Il est mort comme il tuait ses guitares, d'un excès de rythme. Elle est



morte comme en piétinant de rage de vivre inassouvie. Pas de vieillesse.

Jimi Hendrix et Janis Joplin étaient, paraît-il, en traitement à l'apo-morphine. Lisez le bouquin de Burroughs pour en savoir plus. C'est un traitement pour les héroïnomanes, et le médecin qui l'a inventé a été rayé de l'ordre. Personne ne connaît vraiment le traitement, aucun médecin n'accepte de l'expliquer.

Il est tellement plus simple et tellement plus moral de traiter les héroïnomanes par la privation. Tellement plus douloureux aussi, mais ils l'ont bien cherché. Ce que les journaux n'ont pas dit, c'est que quand on prend des somnifères sur l'apo-morphine, on en crève. Alors, suicide si on veut: ils sont morts assassinés par l'obscurantisme médical, parce que nulle part on ne précise les conditions du traitement.

#### CRÉÉR SANS OPPRIMER

Selon les journaux, de Gaulle était un façonneur d'Histoire, « même si on n'est pas d'accord, on respecte les grands morts ».

Selon la dépêche Reuters (dix lignes pour une mort) « *Hendrix était célèbre pour ses gesticulations frénétiques pendant son numéro... sa musique était assourdissante et discordante* ».

Effarant obscurantisme moyenâgeux. Hendrix était probablement de tous les musiciens pop celui qui connaissait le mieux toutes les ressources de la guitare. Pour moi, c'est plus important que de savoir écrire comme Machiavel ou gouverner comme César.

Il dominait même si bien la guitare qu'il était le seul capable de la détruire. Capable de quitter la salle quand on le sifflait. On peut combiner la révolte la plus poussée avec la maîtrise la plus absolue de l'expression musicale ; l'expérimentation des

possibilités d'un instrument (son premier groupe s'appelait Experience) pouvait conduire jusqu'à sa destruction. Jimi Hendrix n'opprimait pas la salle: vous avez tous vu *Monterey Pop* (si vous ne l'avez pas vu allez le voir). Arrivé assez haut, Jimi Hendrix détruit son instrument, casse ses amplis, Janis pleure, la voix brisée, et quitte la scène. Ils montrent par là qu'ils rendent la parole à tous ceux qui peuvent faire comme eux, à toutes les créations potentielles que réprime la scène du festival.

Ceux qui sont allés dans les festivals pop ou au concert de Sun Ra le savent: si on tape sur des boîtes de conserve pour créer le rythme, ce qu'on fait reste assez pauvre.

C'est de ce dilemme que souffre le mouvement pop à l'heure actuelle. Il est démagogique de raconter que les gens créent spontanément autre chose que des rythmes extrêmement élémentaires. Quand les snobs gauchistes de Paris condamnent la pop au nom du free-jazz, ils partent de cette constatation vérifiée: musicalement, le free-jazz est infiniment plus riche. Mais ils savent aussi que cette richesse même est oppressive.

## OVERMORTS

Jimi Hendrix était noir, l'un des rares Noirs de la pop. La pop vous savez, c'est plutôt l'affaire des Blancs. En France, il est bien vu de ne prendre au sérieux que le free-jazz, car c'est la musique des Noirs. À Harlem, qui connaît le free-jazz? mais qui ne connaît pas Jimi Hendrix?

À sa mort, il y a eu dix pages dans chaque canard américain. La pop c'est la musique du peuple, et Jimi Hendrix était le principal musicien pop noir. On peut joindre la perfection et l'accessibilité quand la contestation de la forme musicale est inscrite dans la musique même.

Vous avez tous vu *Woodstock* (si vous ne l'avez pas vu, entrez juste à la fin pour le numéro de Jimi Hendrix). Spécialiste de la destruction de l'intérieur des formes musicales, Jimi réalise la plus fantastique forme de subversion que puisse imaginer une âme américaine, celle de *Star Spangled Banner*, l'hymne national américain, ce que chantent au début des cours les petits Américains des écoles et à la fin de tous les matches de base-ball, tous les bons Américains.

L'hymne national trituré, désaccordé, inversé, sublimé, transformé dans les mains de ce démon noir. Les gauchistes américains ont déjà détourné le drapeau national en rendant au peuple le drapeau originel, celui de la révolte contre l'Angleterre. Si vous vous étonnez de voir affiché par les «Radi-caux» l'emblème américain regardez de plus près : treize étoiles, treize États menant au XVIII<sup>e</sup> siècle la lutte contre l'impérialisme anglais.

Jimi Hendrix a fait la même chose avec *Star Spangled Banner*, comme Aretha Franklin aux manifestations contre la convention démocrate de Chicago ; sans les paroles bien sûr. Il a montré que l'air le plus connu de tous les Américains était aussi le plus susceptible de subversion, qu'on peut vider l'air qui résonne dans la tête de tout un chacun de son contenu impérialiste, que cet air n'appartient à personne, qu'aucun rythme n'appartient à la bourgeoisie.

Depuis la mort d'Otis Redding en 1968, la pop de libération noire se reconnaissait en Jimi Hendrix. Il maintenait une distance étonnante avec sa musique, sa voix torturée et lointaine ne daignait pas s'expliquer aux spectateurs ; au contraire de tant d'autres (Mick Jagger y compris), Jimi Hendrix ne parlait pas plus qu'il ne chantait.

Janis Joplin petite fille rageuse, hurlant et pleurant (écoutez *Ball and Chain*), faisant de sa voix ce que Hendrix faisait avec

sa guitare. *Cosmic Blues*, dont l'orchestration toujours imposée par les grandes compagnies de disques ne cachait pas la violence, elle l'avait fait après sa rupture avec son premier groupe, Big Brother and the Holding Company. Écoutez un peu la mélasse sucrée de Joan Baez, comparez aux hurlements de désespoir de Janis Joplin, et vous verrez que la révolte n'est pas réservée aux Noirs.

C'est vraiment trop bête. Deux enfants du blues, ceux qui résumaient ce qu'il y a de plus chouette dans la pop, ont défoncé la barrière.

Leurs morts ne sont pas plus exemplaires que celle d'un jeune homme qui se suicide par le feu parce qu'il a les cheveux longs. Elles ne sont pas plus exemplaires, mais elles visent et elles désignent ce contre quoi tous les vivants ont à se battre: l'étouffement d'un système qui ne laisse à la création que la possibilité de l'autodestruction.

## CRÉÉR OU CREVER

En France actuellement, tous les rapports entre révoltés et expression musicale se ramènent au choix: écouter des créateurs à gueule noire de préférence parce que ça culpabilise plus, ou s'exprimer en ti-ti-tititi-titititi-titi. C'est ça dont on veut sortir aujourd'hui, du cycle infernal identification-pauvreté. Notre misère en matière de création musicale, on n'en sortira pas en recopiant la pop américaine, car la pop ça ne se recopie pas. Aux États-Unis, parler de pop a un sens: les jeunes créent autant d'orchestres qu'il y a d'universités ou de communautés. Ce qui est pop(-ulaire) là-bas est élitare ici. En Italie, la révolution se construit presque contre la pop (allez parler à un ouvrier de la Fiat de Jimi Hendrix). En Angleterre, la pop se construit comme un calmant contre-



## Guy Hocquenghem Un journal de rêve

Cette édition électronique du livre  
*Un journal de rêve* de Guy Hocquenghem  
a été réalisée le 25 janvier 2017  
par les Éditions Verticales.

[www.editions-verticales.com](http://www.editions-verticales.com)

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072709111 – Numéro d'édition : 311484).

Code Sodis : N86883 – ISBN : 9782072709135  
Numéro d'édition : 311486.